



**HAL**  
open science

## La psychologie sociale devrait-elle vraiment en finir avec une analyse en termes de domination masculine? Un commentaire sur Manuel Tostain (2016)

David Fonte, Andr  Thomazo, Solveig Lelaurain

### ► To cite this version:

David Fonte, Andr  Thomazo, Solveig Lelaurain. La psychologie sociale devrait-elle vraiment en finir avec une analyse en termes de domination masculine? Un commentaire sur Manuel Tostain (2016). Bulletin de psychologie, 2022, Numéro 575 (1), pp.3-15. 10.3917/bupsy.575.0003 . hal-03839812

**HAL Id: hal-03839812**

**<https://amu.hal.science/hal-03839812>**

Submitted on 4 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**La psychologie sociale devrait-elle vraiment en finir avec une analyse en termes de domination masculine ? Un commentaire sur Manuel Tostain (2016)**

Fonte David <sup>a</sup> (premier auteur)

Thomazo Andræ <sup>b</sup> (deuxième auteur)

Lelaurain Solveig <sup>c</sup> (troisième auteure)

<sup>a</sup> Univ. Nîmes, APSY-V, Nîmes, France

<sup>b</sup> Aix Marseille Univ, IDEMEC, Aix-en-Provence, France

<sup>c</sup> Aix Marseille Univ, LPS, Aix-en-Provence, France

Correspondance : David Fonte, Université de Nîmes, Laboratoire APSY-V, rue du docteur Georges Salan, 30021 Nîmes.

Courriel : david.fonte343@gmail.com

## **La psychologie sociale devrait-elle vraiment en finir avec une analyse en termes de domination masculine ? Un commentaire sur Manuel Tostain (2016)**

*Résumé :* Ce commentaire entend contester l'idée qu'une analyse en termes de domination masculine ne permettrait plus à la psychologie sociale de comprendre les rapports contemporains entre les sexes. En nous appuyant sur les réflexions matérialistes du féminisme, nous montrons que l'argumentaire mobilisé pour appuyer cette thèse repose sur une utilisation contestable de concepts issus des études de genre. Il en découle une compréhension faussée du fonctionnement des structures patriarcales : réduction de la domination masculine à sa dimension symbolique et psychologique, négligence des pratiques masculines d'oppression et du caractère coercitif du système de genre, restriction de l'hétérosexualité à une orientation sexuelle. De nouvelles perspectives de recherche en psychologie sociale sont alors suggérées, en continuité avec les travaux féministes actuels dans le champ des études de genre.

*Mots-clés :* domination masculine, patriarcat, féminisme, psychologie, genre

## **Should social psychology really come to an end with an analysis in terms of male domination? A comment on Manuel Tostain (2016)**

*Abstract:* This comment aims to challenge the idea that an analysis in terms of male dominance would no longer allow social psychology to understand contemporary gender relations. Drawing on the materialist reflections of feminism, we show that the arguments mobilized to support this thesis are based on a questionable use of concepts drawn from gender studies. The result is a distorted understanding of how patriarchal structures function, such as: the reduction of male domination to its symbolic and psychological dimensions, the neglect of male oppressive practices and the coercive nature of the gender system, and the restriction of heterosexuality to one sexual orientation. New research perspectives in social psychology are then suggested, in continuity with current feminist work in the field of gender studies.

*keywords:* male dominance, patriarchy, feminism, psychology, gender

## INTRODUCTION

Un article de Manuel Tostain (2016a) publié dans le *Bulletin de Psychologie* invite à débattre sur la façon dont la psychologie sociale traite du phénomène des inégalités entre les sexes. Il défend la thèse selon laquelle les théories psychosociales de la domination ne permettraient plus de comprendre la complexité des rapports contemporains entre les femmes et les hommes en raison des évolutions récentes de nos sociétés occidentales<sup>1</sup>. Suite à une revue critique de la littérature l'ayant conduit à interroger les limites de ces théories, l'auteur de l'article suggère de nouvelles pistes de recherche censées dépasser la problématique de la domination masculine, laquelle ne constituerait plus qu'un résidu historique en voie de disparition mais dont certains effets persisteraient quelque peu en raison d'une inertie sociale. Nous contestons ici cette « théorie des survivances » (Delphy, 1998) qui tente d'identifier les causes sociales de la domination masculine ailleurs que dans le contexte temporel au sein duquel elle se manifeste. Si les femmes demeurent toujours susceptibles d'être maintenues en position de subordination dans les rapports sociaux de sexe, il nous semble que les explications devraient se trouver dans le fonctionnement actuel de la société plutôt que dans ses seuls fondements passés. L'objectif de notre commentaire vise donc à apporter la contradiction dans le débat proposé par Tostain afin de réaffirmer la nécessité de considérer la dimension structurelle de la domination masculine pour analyser les rapports sociaux de sexe. Tout en synthétisant les principaux arguments que l'auteur formule contre l'idée d'une société qui demeurerait toujours structurée par cette domination sociale, nous les discuterons au regard de la pensée féministe matérialiste<sup>2</sup> (Delphy, 1998 ; Guillaumin, 1992 ; Mathieu,

---

<sup>1</sup> L'auteur a transposé la même analyse dans un second article au sein duquel il questionne plus spécifiquement l'impact des stéréotypes de sexe sous le prisme de la domination masculine (voir Tostain, 2016b). Un ouvrage récemment publié sur l'étude du sexisme en psychologie (De Bosscher, 2020) reprend les arguments avancés par cet article pour relativiser la domination masculine, mais sans proposer de réflexion critique à leur égard.

<sup>2</sup> Le féminisme matérialiste relève d'une analyse faite à partir de l'expérience minoritaire des mécanismes de l'oppression des femmes en tant que groupe par les hommes en tant que groupe, dans diverses sociétés, et d'une

1991 ; Tabet, 1998 ; Wittig, 2007) dont les développements se sont principalement inscrits dans les champs de la sociologie et de l'anthropologie sociale. Nous proposerons enfin une reformulation des pistes de recherche suggérées par Tostain, notamment en présentant l'intérêt d'adopter un point de vue situé<sup>3</sup> à partir d'une position oppressive qui puise dans le féminisme matérialiste (Thiers-vidal, 2002) pour tenter de revitaliser l'étude de la domination masculine en psychologie sociale.

Considérant le nombre important d'arguments avancés par Tostain dans sa réflexion, nous avons seulement retenu ceux qui nous paraissaient les plus représentatifs de sa logique argumentative pour élaborer notre commentaire. Certains d'entre eux ont été choisis en raison d'un développement long et très documenté par l'auteur, d'autres, parce qu'ils correspondent à des prises de position politiques qui persistent dans la pensée de sens commun depuis les premières luttes féministes pour contester l'existence même d'une oppression patriarcale. En outre, bien que l'argumentaire de Tostain repose sur un nombre important de recherches empiriques, c'est avant tout les présupposés théoriques et épistémologiques des arguments avancés contre une analyse en termes de domination masculine que nous avons choisis de questionner en vue de les contester.

## **LE RISQUE D'UNE VISION PUREMENT SYMBOLIQUE DE LA DOMINATION**

L'analyse critique des théories psychosociales de la domination appliquées au genre constitue le point de départ de la réflexion de Tostain pour questionner l'interprétation des rapports sociaux de sexe du point de vue de la domination masculine. Ce travail permet à l'auteur de pointer ce qui lui apparaît comme des contradictions entre les prédictions établies

---

volonté d'agir pour son abolition (Mathieu, 1991). Il s'intéresse en particulier aux relations entre la dimension matérielle de l'oppression des femmes et la dimension symbolique qui vise à légitimer par des systèmes de pensée l'ordre social patriarcal (Guillaumin, 1992). Quelques uns des principes du féminisme matérialiste seront développés tout au long du présent commentaire.

<sup>3</sup> La définition et l'enjeu de cette approche épistémologique seront abordés en dernière partie du présent article.

par ces théories et les résultats dégagés par quelques travaux empiriques. On évoquera à titre d'illustration le fait que certaines recherches qui s'appuient sur la théorie de la dominance sociale (Sidanius, Pratto, 1999) ne valideraient pas l'hypothèse selon laquelle les hommes présentent une plus forte orientation à la dominance que les femmes pour légitimer leur position privilégiée dans la hiérarchie sociale (par exemple Bathala, Reynolds, Newbiggin, 2011) ; ou bien encore le fait que d'autres recherches, s'appuyant cette fois-ci sur la théorie de la justification du système (Jost, Kay, 2005), n'observeraient pas de relation pourtant attendue entre la justification des inégalités entre les sexes par les femmes et leur adhésion à des « stéréotypes compensatoires » tels que le sexisme bienveillant (par exemple Oliveira, Dambrun, 2007). Le manque de répliquabilité supposé de certaines études quant aux mécanismes de domination décrits par ces théories psychosociales conduit Tostain à une première remise en question de la pertinence d'une interprétation des rapports sociaux de sexe en termes de domination masculine.

Indépendamment de ce que peut dire une littérature psychosociale dense et complexe sur les questions de genre en lien avec les théories susmentionnées, les critiques formulées par des féministes matérialistes à l'encontre de l'approche bourdieusienne de la domination masculine permettent de mieux comprendre ce qui pose problème dans ce premier argument. L'une de ces critiques concerne en particulier la réduction de la domination masculine à une dimension essentiellement symbolique, négligeant par là l'antériorité des rapports matériels d'oppression dans la structuration des rapports sociaux de sexe. Nicole-Claude Mathieu (2014) estime par exemple que la notion de « violence symbolique » telle que présentée dans la sociologie de Pierre Bourdieu (1998) ne permettrait pas de saisir les véritables fondements de la domination masculine. En se focalisant sur cette notion, qui renvoie à l'idée que les femmes participent activement à leur propre oppression en intériorisant la vision masculine dominante, Bourdieu fait peu de cas de la réalité matérielle au sein de laquelle les femmes se

trouvent de par leur position de subordination dans la hiérarchie des sexes : monopole masculin des instruments et des outils complexes contribuant à maintenir l'inégalité des sexes et la division sexuelle du travail (Tabet, 1998), mode de production domestique visant l'exploitation des femmes au sein de l'institution familiale (Delphy, 1998), ou encore violences physiques et sexuelles facilitant l'appropriation de ces dernières par les hommes (Guillaumin, 1992). Évoquant parmi d'autres les travaux sur ces questions, Léo Thiers-Vidal (2010) souligne que ce n'est pas la dimension symbolique mais bien la dimension matérielle des rapports de violence et des modalités d'exploitation qui amène les féministes à définir le patriarcat comme système d'oppression des femmes et à se mobiliser contre lui.

Au regard de ces considérations, il nous semble que les critiques formulées contre Bourdieu<sup>4</sup> sont tout à fait applicables à certains travaux issus des théories psychosociales de la domination dans la mesure où ceux-ci tentent également d'analyser l'intériorisation par les personnes dominantes et dominées des idéologies qui légitiment l'ordre social. Une telle perspective de recherche ne constitue pas un problème en soi pour le féminisme matérialiste<sup>5</sup>. En revanche, elle en devient nécessairement un lorsque la dimension symbolique de la domination n'est plus questionnée en relation directe avec les conditions matérielles de sa

---

<sup>4</sup> Précisons que Mathieu (1991) avait déjà porté une critique similaire à l'égard de Godelier, dont la négligence à l'égard des contraintes matérielles et psychiques auxquelles font face les personnes opprimées l'a conduit à défendre lui aussi la thèse androcentrée d'une participation active des femmes à la domination masculine en raison d'un partage entre les sexes de représentations légitimant la hiérarchisation sociale. Pour n'en fournir qu'une citation illustrative parmi tant d'autres : « des deux composantes du pouvoir la force la plus forte n'est pas la violence des dominants mais le consentement des dominés à leur domination. (...) la répression fait moins que l'adhésion, la violence physique et psychologique moins que la conviction de la pensée qui entraîne avec elle l'adhésion de la volonté, l'acceptation sinon la "coopération" des dominés » (Godelier, 1982, p. 232)

<sup>5</sup> La notion de violence symbolique se révèle intéressante lorsqu'elle est pensée en relation avec des violences concrètes. Lelaurain et coll. (2018a) montrent par exemple que certaines femmes tendent à s'indigner de la violence masculine au sein du couple tout en l'interprétant comme la manifestation d'une passion amoureuse ou d'un désir sexuel. De telles ambivalences seraient symptomatiques de l'oppression des femmes au sein des relations hétérosexuelles (Glick, Fiske, 1999) : d'un côté, les femmes éprouvent du ressentiment envers les hommes qui tirent des bénéfices de leur exploitation domestique et sexuelle ; de l'autre, les femmes développent des sentiments d'attachement envers les hommes parce qu'elles apprennent à se mettre à leur service pour mieux évoluer dans un contexte où masculinité et pouvoir social se renforcent mutuellement. La tendance de certaines femmes à occulter la violence masculine tout en la condamnant ne résulterait donc pas tant d'une intériorisation de la domination que de contraintes liées à leur exploitation au sein du système patriarcal. Pour Mathieu (1991), de telles contradictions psychologiques constituent un facteur d'aliénation des femmes qui les conduiraient à céder — et non pas consentir — d'autant plus facilement à la domination masculine.

production ni avec des violences concrètes que cette production aurait pour fonction d'occulter voire de légitimer. C'est malheureusement ce cas de figure que l'on observe le plus souvent dans la littérature appliquant les théories psychosociales de la domination aux questions de genre, et ce, malgré le fait que ces dernières reposent en partie sur la théorie marxienne : les interactions entre dimension matérielle et dimension symbolique de la domination masculine ne sont alors presque jamais problématisées ou discutées, et la réalité des violences qui structurent les rapports sociaux de sexe, rarement prise pour objet d'étude.

Les quelques références sur lesquelles s'appuie Tostain pour remettre en cause les prédictions des théories psychosociales de la domination et ainsi questionner l'existence d'un système patriarcal encore présent ne semblent pas échapper à la critique d'une appréhension purement symbolique des rapports sociaux de sexe. On se retrouve inévitablement à confondre l'intériorisation des aspects symboliques de la domination masculine avec la domination masculine elle-même, faisant alors de certaines études empiriques n'observant pas ce processus psychologique autant d'éléments en faveur d'une réfutation de cette domination. C'est donc oublier que la fonction première des phénomènes de l'idéologie consiste à légitimer des pratiques matérielles d'oppression qui leur sont antérieures et qu'en toute logique l'absence partielle ou totale des premiers ne permet pas de conclure en l'absence des seconds, à savoir de ce qui fait exister *matériellement* la domination. Pour autant, subordonner la dimension symbolique de la domination à sa dimension matérielle n'implique pas forcément de tomber dans une vision caricaturale du marxisme consistant à oblitérer l'efficacité de l'idéologie dans le maintien des rapports sociaux pour la réduire à un simple reflet de ces derniers. Les réflexions de Monique Wittig (2007) permettent par exemple de considérer le système linguistique hétérosexuel et l'idéologie de la différence des sexes qu'il met en discours comme un mode d'exercice du pouvoir agissant matériellement sur les corps pour les « mettre au travail » dans un rapport d'exploitation des femmes par les



hommes. Ceci nous amène à présent à questionner plus en avant les pratiques matérielles d'oppression ainsi que la binarité des catégories de sexe qui naturalise l'hétérosexualité et le système d'exploitation patriarcal instituant cette orientation sexuelle en régime politique.

## **DES INÉGALITÉS SOCIALES AUX PRATIQUES MATÉRIELLES D'OPPRESSION**

Bien que d'autres arguments de Tostain ne questionnent pas la domination à partir de l'horizon symbolique, leurs fondements se révèlent tout aussi problématiques au regard de la pensée féministe matérialiste. L'auteur propose une série de comparaisons entre les sexes qu'il présente comme étant de l'ordre de la factualité pour décrire une réalité sociale selon lui plus complexe et nuancée que ne le ferait une analyse en termes de domination masculine. Or, comme nous allons le voir, cette démarche conduit à des écueils qu'une analyse matérialiste telle qu'entendue par certaines féministes permettrait d'éviter en contextualisant ces faits dans ce que Colette Guillaumin (1992) appelle le rapport de « sexage » : un rapport de pouvoir fondé sur l'appropriation masculine non seulement de la force de travail produite par le corps des femmes, mais aussi et surtout de ce corps lui-même en tant qu'unité matérielle de production au service des hommes à un niveau tant individuel que collectif.

Ainsi, pour remettre en question l'idée d'une position masculine privilégiée dans le contexte français, Tostain s'appuie sur plusieurs enquêtes statistiques qui lui permettent de comparer la situation des femmes et des hommes en fonction de certaines inégalités sociales. L'auteur commence alors par reconnaître — mais de manière trop succincte — que les femmes sont bien davantage concernées que les hommes par des phénomènes comme la violence conjugale, les inégalités salariales ou le temps consacré aux tâches domestiques. On peut ici regretter que de telles inégalités ne soient pas discutées au regard des enjeux matériels qui leur sont associés, c'est-à-dire des bénéfices concrets que les hommes peuvent

en retirer directement ou indirectement. Ce point aveugle est illustré par le fait de réduire la sphère domestique à un problème privé tandis que les recherches féministes n'ont cessé de la conceptualiser comme un problème politique depuis les années soixante-dix (Dussuet, 2017). Parler de « tâches domestiques », par exemple, ne permet pas d'appréhender grand-chose de ce qui se joue dans les rapports sociaux de sexe et soulève tout au plus la question privée de leur répartition au sein du couple. À l'inverse, la notion de « travail domestique » telle que développée par les féministes matérialistes contextualise les tâches réalisées dans un rapport d'exploitation spécifique au mode de production économique du système patriarcal. Christine Delphy (1998) souligne ainsi que l'éducation des enfants et les services domestiques ne sont reconnus comme des productions de richesse devant être rémunérés seulement si les femmes les fournissent en dehors de leur propre famille ; dans le cas contraire, ces mêmes tâches perdent toute valeur marchande et se transforment en un travail gratuit dont les productions bénéficieraient directement au conjoint et à la collectivité masculine. Partageant cette analyse, Guillaumin (1992) définit le contrat de mariage<sup>6</sup> comme un contrat de travail implicite qui vise l'appropriation du corps des femmes en tant qu'unité matérielle de production dans la mesure où son utilisation dans la famille n'est ni monétisée ni limitée dans le temps ou dans ses fonctions. L'autrice ajoute également que le marché du travail et les violences masculines feraient partie des moyens privilégiés de cette appropriation corporelle au sein du système patriarcal.

Le marché du travail, parce qu'il maintient les femmes dans une plus grande précarité de l'emploi ainsi que dans une plus faible rémunération salariale que les hommes, inciterait ces dernières à offrir leur force de travail auprès d'un conjoint en plus de la vendre à

---

<sup>6</sup> Pour Guillaumin (1992), la diminution du nombre de personnes qui se marient ne serait pas corrélative d'une moindre exploitation domestique des femmes. L'autrice comprend en effet le mariage comme une expression restrictive et individualisée du rapport sexage qui est le rapport généralisé d'appropriation matérielle des femmes par les hommes. Reprenant cette définition, Tabet (1998) précise que les femmes effectuant le travail de reproduction en dehors du lien d'appropriation privée du mariage se trouvent potentiellement dans une forme d'exploitation plus écrasante. Elles s'exposent à une situation économique plus précaire tout en réalisant un travail domestique gratuit bénéficiant collectivement aux hommes qui en retour se dispenseraient de ses coûts.

l'extérieur de la cellule familiale pour améliorer leur niveau de vie (Delphy, 1998). En retour, les contraintes du travail domestique amènent souvent les femmes à revoir à la baisse leurs ambitions professionnelles (Dupuis-Déri, 2019). Le métier de médecin, pourtant évoqué par Tostain pour montrer que la féminisation massive de professions socialement valorisées et traditionnellement masculines serait symptomatique de la disparition d'une position plus favorable des hommes dans la société, est un bon exemple. Les étudiantes en médecine ont en effet tendance à choisir des spécialités moins exigeantes en termes d'horaires pour anticiper le travail domestique (Dubet, 2010), ce qui bénéficierait de fait aux hommes souhaitant accéder aux spécialités les plus prestigieuses et rémunératrices (Avenel, 2012)<sup>7</sup>. Autrement dit, si la féminisation de la médecine comme d'autres professions de statut élevé traduit une plus grande parité dans la répartition des sexes, elle n'enlève pas pour autant les principes directeurs qui régissent les rapports sociaux de sexe tels que le sexage. Ce que l'on observe ici à un niveau localisé peut donc également s'observer à un niveau plus global puisque les femmes ont tendance à s'orienter vers des filières et des emplois qui ont la réputation d'offrir une plus grande souplesse dans la conciliation de leur profession avec le travail domestique dont elles ont ou auront la charge (Duru-Bellat, 2004 ; Maublanc, 2009).

Un tel constat relatif au marché du travail s'inscrit en faux contre l'argument de Tostain prétendant que, compte tenu des inégalités économiques existantes entre les femmes elles-mêmes, leurs relations se caractériseraient par des rapports de classe plutôt que par une expérience partagée de la domination masculine. Delphy (1998), qui parle de « hiérarchie non

---

<sup>7</sup> Le caractère genré des spécialités médicales contribue aussi à hiérarchiser les médecins en fonction de leur sexe. Les femmes sont par exemple surreprésentées en gynécologie médicale ou en pédiatrie, tandis qu'elles sont minoritaires dans l'exercice de spécialités nécessitant une forte expertise technique comme la chirurgie générale ou orthopédique (Lapeyre, 2006). Cette situation fait écho à une thèse matérialiste défendue par Tabet (1998) sur la base d'observations ethnologiques : « Les activités féminines, quel que soit leur poids dans l'évolution technologique en général, sont des activités qu'on peut définir comme "résiduelles" : elles ne sont permises aux femmes que lorsqu'elles sont accomplies sans outils ou bien avec des outils simples, l'introduction d'outils complexes masculinisant jusqu'aux activités les plus traditionnellement féminines » (p. 21). Selon l'auteur, l'appropriation de l'usage légitime des outils complexes par les hommes a pour fonction de réduire la capacité des femmes à exercer une emprise sur le réel et sur la société, et donc par extension sur leur condition matérielle d'existence marquée par l'oppression patriarcale.

prouvée » dans la mise en concurrence entre rapports de classe et rapports sociaux de sexe, considère au contraire le système capitaliste et le système patriarcal comme deux systèmes autonomes mais dont les imbrications peuvent cependant contribuer au maintien de la domination masculine. Plus généralement, la littérature intersectionnelle montre que les rapports de dominations fondés sur la classe, sur le sexe et sur la race se renforcent mutuellement (Dorlin, 2009)<sup>8</sup>. Cette notion d'intersectionnalité a été introduite par la juriste Kimberlé Crenshaw (1991) dans de son analyse de la situation des femmes africaines américaines, au croisement du racisme et du sexisme, qui ne sont prises en compte en tant que telles ni dans les mouvements antiracistes, ni dans les mouvements féministes de l'époque. Elle souligne que dans ce cas, l'imbrication des facteurs de race, de classe et de genre conduit à l'exclusion de certaines femmes des luttes et invisibilise la spécificité des dominations qu'elles subissent. Adopter une approche intersectionnelle consiste donc à sortir d'une conception strictement additive des rapports de dominations pour se pencher au contraire sur leurs articulations productrices de situations particulières.

L'argument visant à prioriser les rapports de classe sur les rapports sociaux de sexe nous semble également contredit par le fait que les femmes peuvent être victimes de violence conjugale quel que soit leur milieu social (Jaspard, 2005). Le féminisme matérialiste catégorise d'ailleurs la violence conjugale comme une violence masculine au même titre que d'autres formes de violence vécues par les femmes en raison d'un point commun : celui d'exercer, à travers les violences commises par les hommes les plus dominants et le sentiment de menace qu'elles génèrent dans la population féminine, un contrôle social en vue de diminuer l'autonomie de toutes les femmes et de les maintenir dans un rôle domestique au service de l'intérêt général masculin (Hanmer, 1977). Ainsi par exemple des violences

---

<sup>8</sup> La contribution de Glenn (1992) sur l'histoire de la division sexuelle et raciale du travail domestique constitue une illustration magistrale du déploiement d'une telle perspective. De même que celle de Federici (2019) sur le rôle historique du travail domestique dans la reproduction de la force de travail prolétarienne exploitée par le système capitaliste.

urbaines à caractère sexiste et sexuel qui non seulement réduiraient la liberté de mouvement des femmes dans l'espace public (Lieber, 2008 ; Raibaud, 2015) mais les inciteraient également à se confiner dans un espace privé structuré par le travail domestique (Guillaumin, 1992). Cette façon de penser les violences masculines est aujourd'hui poursuivie dans le champ des sciences sociales, en particulier à travers la notion de violence fondée sur le genre que l'on utilise pour désigner notamment les violences commises par des hommes en tant qu'ils sont hommes contre des femmes en tant qu'elles sont femmes (Simonetti, 2016).

Mais plutôt que de contextualiser les inégalités subies par les femmes au sein des pratiques matérielles d'oppression, Tostain entend relativiser la domination masculine en invoquant des phénomènes qui toucheraient davantage les hommes comme la délinquance et la déscolarisation. Le problème vient ici du fait de statuer sur la persistance de cette forme de domination à partir d'inégalités en défaveur des hommes, et non à partir des bénéfices que ces derniers peuvent retirer des inégalités en défaveur des femmes ainsi que des pratiques oppressives qui les maintiennent voire les font émerger dans le cadre du rapport de sexage. À la limite, la remise en cause de la domination masculine sur la base des inégalités subies par les hommes pourrait nous sembler recevable si les femmes étaient elles aussi en mesure d'exercer un pouvoir significatif pour exploiter et tirer des bénéfices des dites inégalités à un niveau structurel<sup>9</sup>. Les choses se complexifient d'autant plus que des phénomènes qui apparaissent au premier abord comme des inégalités en faveur des femmes peuvent tout à fait résulter de la domination masculine, les répercussions qu'ils ont sur la vie de certains hommes n'enlevant rien à la fonction qu'ils rempliraient dans le maintien d'un système au service de l'intérêt général masculin. À titre d'illustration, cette idée contre-intuitive peut très bien s'appliquer au phénomène de déscolarisation susmentionné : l'éducation des garçons à

---

<sup>9</sup> Mathieu (2014) précise que « la question n'est pas de savoir si les femmes ont "du" pouvoir, un certain pouvoir, dans les domaines qui leur sont assignés, ce qui est incontestable, mais de savoir si les femmes ont, sur les hommes et la société globale, le pouvoir général politique, le pouvoir de décision finale que les hommes ont sur les femmes et la société globale » (p. 173). L'objet du féminisme matérialiste n'est donc pas le pouvoir en tant que tel mais bien le *rapport* de pouvoir (Guillaumin, 1992).

des intérêts socialement associés à une masculinité fondée sur la domination — tels que la compétition, l'agressivité et l'usage de la force — constitue aussi bien un facteur de risque de l'échec scolaire (voir De Bosscher, 2020) qu'un moyen d'investir progressivement leur position de pouvoir dans les rapports sociaux de sexe (Connell, 2014 ; Thiers-Vidal, 2006).

En somme, l'argument de Tostain fondé sur la question des inégalités sociales peut être condensée en une image : celle d'une balance à plateaux sur laquelle différentes inégalités seraient réparties pour voir si la domination penche du côté des femmes ou du côté des hommes. Mais de la même façon qu'une balance ne fonctionne qu'à partir de poids étalonnés, l'évaluation de la domination masculine par comparaison des inégalités concernées par chaque sexe présuppose implicitement qu'elles présentent une certaine équivalence. Le fait de décontextualiser ces inégalités de la réalité matérielle de leur production et de leurs conséquences — c'est-à-dire de négliger leur trajectoire dans les rapports sociaux de sexe — ne peut que renforcer cette idée. On retrouve ainsi une notion d'inégalité sociale relativement aseptisée au sein de laquelle des pratiques constitutives de la domination masculine sont confondues avec les effets collatéraux qu'elles peuvent avoir sur certains hommes.

## **SYSTÈME DE GENRE ET RÉGIME POLITIQUE DE L'HÉTÉROSEXUALITÉ**

Dans ses derniers arguments, Tostain revient sur les théories psychosociales de la domination en interrogeant la relation que celles-ci établiraient entre catégories de sexe et identités de genre. Il rappelle que ces théories, en se focalisant sur les différences entre les sexes, tendent à considérer que les personnes de chaque sexe intériorisent des rôles de genre qui finissent par devenir des attributs personnels. L'auteur s'appuie alors sur plusieurs méta-analyses (par exemple Hyde, 2014) pour défendre l'idée selon laquelle les similarités psychologiques observées entre les femmes et les hommes, mais également les différences

importantes existantes entre les personnes de même sexe, ne soutiendraient pas un tel attendu théorique. Toujours contre la tendance qu'auraient les théories psychosociales de la domination à présenter une vision figée des identités, il ajoute que les rôles de genre ne sont pas propres à un seul sexe dans la mesure où les personnes de chaque sexe pourraient adopter des rôles traditionnellement masculins ou féminins en fonction des situations sociales.

Quels problèmes ces arguments posent-ils ? Tout d'abord, considérant le fait que les critères de comparaison utilisés par ces méta-analyses reposent sur des dimensions psychologiques générales comme les performances cognitives et les traits de personnalité, on comprend difficilement en quoi ils permettraient de statuer sur la persistance ou non de la domination masculine. En réalité la question n'est pas tant de savoir si le fonctionnement psychologique des femmes et des hommes se développe différemment que de savoir comment ces différences sont construites puis naturalisées par des pratiques discursives visant à assigner chaque personne à une place prédéterminée au sein des rapports sociaux de sexe. À titre d'illustration, la littérature suggère que les femmes n'ont qu'un score légèrement supérieur à leurs homologues masculins dans la mobilisation des compétences verbales (Hyde, 2014) et de certaines stratégies de communication (Leaper, Robnett, 2011). Or le véritable enjeu consisterait plutôt à savoir si de telles capacités font l'objet d'une valorisation différenciée en fonction du sexe des personnes et des situations sociales au sein desquelles elles peuvent s'actualiser, différenciation qu'il faudrait notamment pouvoir investiguer à partir de la construction historique d'une division genrée entre sphère publique associée au masculin et sphère privée associée au féminin (voir Lucas, Ballmer-Cao, 2010).

En outre, l'argument de Tostain selon lequel il serait possible pour les hommes et les femmes d'adopter librement des rôles féminins et masculins en fonction des situations relève d'une lecture partielle des théories relationnelles du genre, celles-ci comprenant le genre certes comme une construction sociale non essentialisante mais contraignante et source de

sanctions sociales. L'auteur semble ici reprendre à son compte la distinction classique entre les notions de sexe et de genre dans une optique de dénaturalisation du genre. Cependant, si les rôles de genre et le « système de bi-catégorisation hiérarchisé » (Bereni, Chauvin, Jaunait, Revillard, 2012, p. 10) du sexe que le genre engendre ne sont pas toujours structurés de la même façon selon les sociétés comme l'ont bien montré certains travaux anthropologiques (Lépinard, Lieber, 2020), il nous semble que la conclusion tirée par l'auteur depuis ces prémisses témoigne d'une extrapolation téméraire. Ce n'est pas parce que le genre ne s'explique pas causalement par des caractéristiques biologiques qu'il est pour autant possible pour chaque personne de naviguer comme elle le souhaite au sein des attributs et rôles de genre : le système de genre relève bien du social mais ce social est coercitif, pour ne pas dire particulièrement oppressif envers celles et ceux dont les identités et les pratiques de genre sont dissidentes. Pour s'en convaincre, il suffit de constater toute l'ampleur des violences institutionnelles et interpersonnelles auxquelles sont régulièrement confrontées les personnes trans' en raison du fait qu'elles ne se maintiennent pas dans la catégorie de sexe qui leur a été assignée à la naissance (Beaubatie, 2019)<sup>10</sup>.

Si l'on poursuit sur la question des attentes patriarcales, il faut constater que Tostain ne dit rien sur l'enjeu politique de l'hétérosexualité dans les rapports sociaux de sexe ainsi que dans le système de genre qui les structure. En réalité, pour comprendre son point de vue sur l'hétérosexualité, il faut se rapporter à un second article (Tostain, 2016b) dans lequel il conteste de façon relativement laconique l'idée que l'hétérosexualité serait associée à la

---

<sup>10</sup> Sur la base d'une approche matérialiste, Beaubatie (2019) montre que les personnes trans' font face à des enjeux différents en fonction de leurs ancrages en termes de sexe, de milieu d'origine, de position sociale ou encore d'appartenance à une minorité racisée. Il observe notamment que les femmes trans subissent davantage de violences que les hommes trans', et ce, dès les premiers moments de la transition. Ce résultat peut s'expliquer par ce que Serano (2020) appelle la « trans-misogynie », une forme spécifique de discrimination qui se situe à l'intersection de la transphobie et de la misogynie mais qui s'appuie sur les violences sexistes traditionnelles. Ainsi, la trans-misogynie qui discrimine les femmes trans' en les désignant comme des femmes inauthentiques s'appuie sur une conception sexiste plus générale qui lie toujours la féminité à une forme d'artificialité, de frivolité, ou de facticité. Elle ajoute : « pour une société articulée autour d'une hiérarchie de genre androcentrée où l'on part du principe que les hommes sont meilleurs que les femmes et que la masculinité est supérieure à la féminité, il n'y a pas de plus grande menace que l'existence de femmes trans' qui, bien que nées garçons et censées hériter des privilèges masculins, "choisissent" au contraire d'être femmes » (p. 26).



domination masculine. Selon lui, il s'agit d'une affirmation qui ne tiendrait pas compte du fait que l'hétérosexualité peut se vivre de façon très différente selon les personnes dans la mesure où certaines d'entre elles pourraient associer l'hétérosexualité à des attitudes dominatrices tandis que d'autres chercheraient au contraire à l'inscrire dans une relation respectueuse et valorisante. Tostain reproduit une fois de plus une erreur de niveau d'analyse lorsqu'il entend contester, à partir d'arguments qui se situent au niveau des *relations sociales*, la persistance de la domination masculine dont l'existence n'est pourtant pleinement intelligible qu'au niveau des *rapports sociaux*<sup>11</sup>. La sociologue Danièle Kergoat (2010) rappelle que la distinction entre ces deux niveaux est fondamentale en ce qu'elle permet de comprendre l'articulation entre les interactions concrètes des individus et un système qui leur donne sens. Une action peut ainsi être subversive — par exemple lorsqu'une femme adopte des pratiques habituellement associées à la masculinité — mais cette subversion naît précisément du rapport avec un système patriarcal qui la précède et la dépasse. Autrement dit, on ne peut réellement prétendre à comprendre les relations sociales sans les intégrer dans les rapports sociaux qui les conditionnent. Ceci permet de déconstruire un paradoxe dont Tostain ne semble pas tenir compte dans ses analyses : « dans la situation des femmes, tout bouge (et effectivement, au niveau des relations sociales, les changements sont considérables depuis un demi-siècle) et rien ne change (les rapports sociaux de sexe continuent à agir, ce qui explique, entre autres, le maintien des différentiels de salaire, l'assignation inchangée du travail domestique aux femmes, les viols et les violences qui perdurent) » (Kergoat, 2010, p. 36–37).

---

<sup>11</sup> La confusion est déjà annoncée dans le titre même de son premier article : « Pour en finir avec la *domination masculine* ? Regard critique sur les études psychosociales des *relations entre sexes* » (Tostain, 2016a, p. 345 ; nos italiques). En outre, la tendance de l'article à réduire le genre à des rôles sociaux n'est pas sans évoquer la critique de West et Zimmerman (1987) contre Goffman (1977) quant à l'application de la théorie des rôles au genre : réduire les genres masculin et féminin à des identités situées pouvant être endossées ou abandonnées au gré des situations plutôt que de les considérer comme des identités majeures façonnant l'ensemble des rôles sociaux conduirait inévitablement à dépolitiser et à déshistoriciser le genre, et donc à négliger les enjeux de pouvoir qui s'exercent non pas au niveau des relations sociales mais au niveau des rapports sociaux.

Or, c'est précisément au niveau des rapports sociaux que des théoriciennes féministes de premier plan ont défini la sexualité en lien avec le système de genre. Tel est par exemple le cas d'une philosophe comme Judith Butler (2005) qui fait reposer la construction du désir hétérosexuel et des conditions de possibilité de l'attirance sexuelle sur la bi-catégorisation hiérarchisée des genres ainsi que sur la différence naturalisée entre les sexes. Le travail conceptuel de cette dernière s'est par ailleurs grandement appuyé sur les réflexions matérialistes de Wittig (2007) dont la formule lapidaire « les lesbiennes ne sont pas des femmes » (p. 53) résume l'idée selon laquelle la catégorie « femme » n'a de sens que dans le cadre, non de l'hétérosexualité comme orientation ou pratique sexuelle, mais de l'hétérosexualité comme régime politique au service du système patriarcal en ce qu'elle facilite l'appropriation et l'exploitation des femmes par les hommes<sup>12</sup>. La perspective wittigienne est importante à considérer pour qui voudrait éviter le risque de produire une analyse hétérocentrée du patriarcat dont les effets conduiraient insidieusement à renaturaliser la binarité des catégories de sexe — à l'inverse de certaines féministes matérialistes qui, bien que non essentialistes au départ, ont fini par le devenir en évacuant notamment la question de l'hétérosexualité en tant que système social dans leurs réflexions (Bourcier, 2018). Politiser cette question permet au contraire de comprendre en quoi la valorisation des liens homosociaux masculins, qui répondent à une conception de la masculinité comme étant supérieure à la féminité, coexiste avec la dévalorisation de l'homosexualité (Gourarier, 2014). La notion de « panique homosexuelle » telle que conceptualisée par la philosophe Eve Sedgwick (2008) illustre tout à fait cet état d'ambivalence normative entre prescription de

---

<sup>12</sup> Soulignons à ce titre que l'idéologie de l'amour romantique joue un rôle important dans le maintien du régime hétérosexuel. L'adhésion à cette idéologie est positivement corrélée à la légitimation de la coercition masculine dans les relations hétérosexuelles, cette corrélation se trouvant entièrement médiatisée par l'adhésion à d'autres idéologies patriarcales telles que le sexisme ambivalent et les mythes légitimateurs de la violence conjugale (Lelaurain et coll., 2018b). En outre, l'idéologie de l'amour romantique est presque systématiquement mobilisée par les auteurs de féminicide pour se déresponsabiliser (Gius, Lalli, 2014) et entrave souvent la capacité des survivantes de violence conjugale à reconnaître comme telles les violences subies au cours de leur relation (Lelaurain, 2018). Contrairement à d'autres systèmes de domination sociale, le système patriarcal a ceci de spécifique qu'il repose sur des relations d'intimité, d'affection et de dépendance entre le groupe dominé et le groupe dominant (Mathieu, 2014).

liens intimes parmi les hommes et proscription de l'homosexualité, ambivalence dont la fonction sociale viserait selon elle au maintien du régime politique hétérosexuel. Il faut malheureusement constater que Tostain ne s'intéresse pas à ces enjeux puisqu'il écarte d'un revers de main les relations complexes entre sexe, genre et sexualité dans la reproduction des structures hétéro-patriarcales (pour une synthèse des travaux féministes sur cette question, voir Dorlin, 2008). D'ailleurs, rien dans ses propos ne laisse transparaître l'idée, pourtant largement consensuelle dans le champ des études de genre (Bereni et coll., 2012), que les catégories de sexe sont des catégories socio-politiques et qu'elles doivent nécessairement être appréhendées comme telles.

## **POUR UNE AUTRE PSYCHOLOGIE DE LA DOMINATION MASCULINE**

Concluant sur les théories psychosociales de la domination, Tostain (2016a) estime que leur application en psychologie sociale favorise une vision partielle voire partiale des relations entre sexes en ce qu'elles posent l'idée que les hommes sont dominants et les femmes dominées. Si nous partageons la critique de l'auteur quant au fait que ces théories seraient trop focalisées sur les mécanismes de reproduction de la domination et qu'elles présentent une vision rigide du social qui ne facilite pas l'appréhension du changement et des logiques d'émancipation, il nous semble en revanche contestable d'utiliser cette critique pour justifier une fausse alternative entre l'intérêt porté sur la reproduction sociale et celui porté sur l'émancipation. Les travaux féministes sur le genre ont toujours su éviter cette alternative, comme peuvent en témoigner ceux de Butler qui, bien que cités par Tostain en contre-exemple des théories psychosociales de la domination, conceptualisent la subversion des identités de genre en lien étroit avec les structures de domination et les mécanismes en jeu dans leur reproduction. La compréhension des possibilités de subversion et d'émancipation

par les agentes et agents ne saurait se faire sans une analyse préalable des mécanismes et effets des structures d’oppression au sein desquelles elles et ils évoluent<sup>13</sup>.

La psychologie sociale aurait fort à gagner à puiser dans les apports de la sociologie du genre pour analyser les relations entre sexe ainsi que ses enjeux en termes de reproduction sociale et d’émancipation vis-à-vis du système hétéro-patriarcal. La sociologie de Raewyn Connell (2014) sur l’organisation sociale de la masculinité, malheureusement peu considérée dans les recherches en psychologie sociale s’inscrivant dans les études de genre en raison de son ancrage non-positiviste, se révélerait particulièrement féconde dans cette perspective. L’auteurice marque une rupture avec les conceptions classiques du genre que l’on voit habituellement en psychologie sociale et qui sont particulièrement représentées dans la littérature mobilisée par Tostain — comme par exemple le fait de réduire le genre à un type de personnalité, une moyenne comportementale ou des stéréotypes par le moyen de mesures objectivées — pour penser la masculinité à travers un ensemble de processus, de rapports et de relations qui la construisent : « La “masculinité”, s’il était possible de définir brièvement ce terme, pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s’engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l’expérience corporelle, la personnalité et la culture » (Connell, 2014, p. 65). On retrouve dans son travail une typologie des différentes façons d’incarner la masculinité, dont la notion de « masculinité hégémonique » qu’elle définit comme des pratiques oppressives qui incarnent la réponse acceptée au problème de la légitimité du patriarcat dans le but de garantir la subordination des femmes par les hommes. Dans la

---

<sup>13</sup> La volonté de Tostain (2016a) de produire une réflexion nuancée n’est pas sans ambiguïté lorsqu’il aborde la relation complexe entre mécanismes de reproduction sociale et logiques émancipatrices. L’auteur reconnaît par exemple « la présence toujours actuelle d’inégalités » en défaveur des femmes, mais remet aussitôt en question « l’idée que ces inégalités résultent nécessairement de la domination masculine » tout en suggérant qu’elles peuvent être liées à « la position historiquement plus favorable des hommes » (p. 346). Plus loin, il reconnaît à nouveau « la persistance de certaines pesanteurs et inégalités sociales en défaveur des femmes » et souligne l’importance de prendre en compte « les logiques d’émancipation » (p. 357), mais sans expliciter ce que sont ces mystérieuses « pesanteurs sociales » desquelles les femmes pourraient chercher à s’affranchir. Cette prise en compte de ces mécanismes de domination semble donc superficielle ou d’ordre seulement rhétorique.

mesure où elle est socialement associée à une masculinité blanche et hétérosexuelle dans notre contexte culturel, la masculinité hégémonique s'est construite en opposition à des « masculinités subordonnées » et à des « masculinités marginales » qui vont par exemple être incarnées par les hommes qui ne répondent pas aux attentes de l'hétéronormativité<sup>14</sup> ou qui sont soumis à d'autres rapports de dominations tels que ceux relatifs à la race et la classe sociale<sup>15</sup>. La masculinité hégémonique trouve en revanche le soutien de ce que l'auteur nomme des « masculinités complices », c'est-à-dire des pratiques de genre qui permettent à une majorité d'hommes de percevoir les dividendes patriarcaux sans avoir besoin de recourir soi-même aux pratiques les plus oppressives et visiblement violentes pour tenir la ligne de front du patriarcat.

La sociologie de Connell (2014) permet d'appréhender le genre de manière fluide et dynamique à partir des pratiques quotidiennes, notamment via des méthodes qualitatives similaires à celles qui peuvent être mobilisées en psychologie. En s'appuyant sur des études de cas, elle souligne comment les hommes et les femmes font et mettent en sens leur genre en fonction du contexte socio-historique. Il s'agit ainsi de montrer que le rapport au genre des personnes est variable selon les périodes et les lieux, mais aussi, dans une perspective intersectionnelle, selon d'autres appartenances sociales telles que celles relatives à la race et à la classe sociale. Une telle perspective permet de répondre à la nécessité soulignée par

---

<sup>14</sup> Le terme d'hétéronormativité a été introduit par les lesbiennes radicales états-uniennes dans les années soixante-dix (Radicallesbians, 1972). Il renvoie à la critique de la contrainte de l'hétérosexualité comme norme sociale (Chetcuti, 2012).

<sup>15</sup> On constate notamment dans la construction de la masculinité hégémonique en contexte d'intersectionnalité des formes de légitimation des violences contre les femmes. Une recherche de menée sur le territoire français (Fonte, Lelaurain, 2020) montre par exemple que plus les personnes adhèrent à des idéologies légitimant la domination masculine telles que le sexisme ambivalent, plus elles se représentent ceux qui harcèlent sexuellement des femmes dans l'espace public comme des jeunes hommes racisés issus des quartiers populaires. Et la recherche de conclure en ces termes : « l'assimilation des hommes racisés à une sexualité déviante doit finalement être comprise dans une relation d'opposition avec une sexualité blanche construite comme non problématique. C'est bien cette opposition qui, d'un même mouvement, rend possible l'invisibilisation du sexisme des masculinités blanches tout en produisant l'hégémonie de ces dernières » (p. 25-26).

Tostain de considérer les personnes, non pas comme des sujets passifs dont les conduites seraient déterminées de façon unilatérale par les structures sociales, mais comme des sujets-acteurs à la fois façonnés par et agissant sur leur environnement. Certaines approches psychosociales citées par ce dernier comme la théorie des représentations sociales (Moscovici, 2013), seraient d'ailleurs pertinentes à articuler avec la perspective de Connell sur les masculinités pour analyser les relations interindividuelles et intergroupes dans des espaces de tensions et de négociations où s'actualisent aussi bien des idéologies patriarcales que des contre-idéologies telles que des pensées féministes. Ainsi, la masculinité ne peut s'appréhender en soi, mais est toujours à comprendre en relation avec un système de genre qui implique des reconfigurations locales des pratiques et des identités.

Cependant, plutôt que de se focaliser sur la façon dont les femmes sont impactées par leur position subalterne ou semblent intérioriser les idéologies patriarcales, comme le font souvent les recherches s'appuyant sur les théories psychosociales de la domination, il pourrait être profitable pour la psychologie sociale d'accorder une plus grande attention au rôle actif que les hommes peuvent être amenés à jouer dans la reproduction des structures sociales. Le programme de recherche sociologique initié par Thiers-Vidal (2010) sur la subjectivité des hommes et leur conscience de domination pourrait constituer une ressource intéressante dans cette optique. Reposant sur la littérature féministe matérialiste, son travail montre que les hommes peuvent tout à fait avoir conscience que les femmes subissent des inégalités sociales en raison de leur sexe mais sans pour autant conscientiser ou reconnaître qu'ils sont les bénéficiaires de ces inégalités et qu'ils peuvent participer directement ou indirectement à leur maintien par des pratiques acquises au moyen d'une socialisation masculine hétérosexuelle. Approfondir notre compréhension des mécanismes psychosociaux et des expériences de vie qui régulent cette conscientisation ou cette reconnaissance permettrait de mieux saisir, dans un contexte historique où la légitimité du pouvoir patriarcal est ébranlée jusque dans ses

fondements par les mouvements mondiaux pour l'émancipation des minorités sexuelles et de genre (Connell, 2014), la façon dont les masculinités et les pratiques masculines se reconfigurent en vue de soutenir ou de résister aux logiques de changement social. Ce travail permettrait ainsi de renouer avec une vision plus réaliste de la société où la domination masculine doit être pensée, non pas comme un système disparaissant peu à peu sous l'effet d'un progressisme avançant inexorablement et par lui-même, mais comme un système capable de s'adapter et de se restructurer continuellement en réaction<sup>16</sup> aux forces féministes qui menacent son intégrité par leurs demandes de liberté et d'égalité entre les genres (Fabre, Fassin, 2003).

Et s'il s'agit de repenser la manière dont nous appréhendons la domination masculine en psychologie sociale, peut-être notre discipline devrait-elle aussi renouer avec cette idée marxiste selon laquelle les connaissances sur la société sont toujours construites en fonction de la place sociale à partir de laquelle les phénomènes sociaux sont envisagés. Les approches féministes insistent en effet sur la nécessité de considérer l'horizon à partir duquel nous observons nos objets d'étude, la manière dont notre subjectivité en tant que personnes genrées les investit dans le processus de recherche, ainsi que les rapports de domination qui façonnent ces objets autant qu'ils nous façonnent (Ussher, 1999). C'est bien sur ce principe que repose l'épistémologie du point de vue situé introduite par la philosophie de Nancy Hartsock (1983) pour théoriser le privilège épistémique dont bénéficierait les femmes pour penser leur oppression lorsqu'elles se politisent au travers d'un processus de conscientisation féministe. Cette épistémologie a suscité de nombreuses réflexions sur l'adoption d'une posture conciliant engagement politique féministe et critères de production du savoir

---

<sup>16</sup> Évoquons à ce titre l'émergence d'une rhétorique masculiniste et anti-féministe de plus en plus présente dans l'espace public en réaction aux discours féministes qui dénoncent l'oppression des femmes et les privilèges masculins (Dupuis-Déri, 2019). Cette rhétorique n'est pas sans conséquences puisqu'elle fait des droits acquis jusqu'à présent par les femmes un enjeu de lutte féministe permanent face à des forces conservatrices voire réactionnaires qui tentent toujours de les annuler (Delage, 2019).

scientifique, notamment par l'analyse des conditions qui amèneraient la subjectivité à devenir une ressource plutôt qu'un obstacle à une telle production (voir Flores Espínola, 2012).

Or, si l'application par les chercheuses d'une épistémologie du point de vue leur a souvent permis d'élucider les conditions matérielles mystifiées par le savoir dominant, révélant par là l'androcentrisme d'analyses souvent produites par des chercheurs qui ont eu pour point commun de revendiquer une neutralité scientifique (Dorlin, 2008)<sup>17</sup>, on sait encore peu de la façon dont ces derniers pourraient s'investir dans la recherche en tant qu'hommes à partir d'un point de vue pro-féministe ou anti-masculiniste. Il faut cependant reconnaître la quasi-absence de contributions sur cette question, celle de Thiers-Vidal (2002) représentant l'une des rares ressources disponibles dans la littérature. Ce sociologue souligne la nécessité pour les chercheurs d'explicitier le point de vue à partir duquel ils interrogent la domination masculine et de conscientiser la façon dont leur position dans la hiérarchie des sexes est susceptible d'orienter leur production scientifique. Toutefois, dans la mesure où les hommes n'auraient pas accès sur le plan épistémique aux circonstances historiques et matérielles de l'oppression propres au vécu des femmes, Thiers-Vidal (2010) estime qu'ils ne pourraient réellement prétendre à une analyse du système patriarcal qu'à partir du versant masculin en s'appuyant par exemple sur leur connaissance intime du vécu et des moyens de l'opresseur. Alors que la recherche en psychologie sociale tend à exploiter sélectivement les savoirs féministes dans une logique d'appropriation dépolitisante, lorsqu'ils ne sont tout simplement pas ignorés, l'épistémologie du point de vue implique pour les chercheurs pro-féministes de se placer en situation de dépendance face à ces savoirs. Son application au domaine de la psychologie sociale participerait de fait à une reconnaissance des rapports de pouvoir qui sont au travail dans la production des savoirs, la recherche en psychologie étant, comme pour

---

<sup>17</sup> L'histoire de la psychothérapie féministe retracée par Pache (2015) offre de nombreuses illustrations sur la façon dont ce travail de démystification a été opéré par des chercheuses et des praticiennes en psychologie.



toute autre pratique professionnelle, toujours possiblement déterminée par les structures de domination où elle trouve à s'exercer.

Sans doute cette épistémologie paraîtra scandaleuse pour une psychologie sociale animée par un désir de « faire science » de plus en plus indexé sur l'intensité positiviste. Or l'apport des épistémologies situées est au contraire celui d'un renforcement de l'objectivité et, partant, de la scientificité de la recherche grâce à un examen rigoureux des conditions de production du savoir scientifique en se demandant notamment qui produit le savoir légitime et à quoi il peut bien servir politiquement. Évoquons à titre d'illustration « l'épistémologie de l'ignorance » (Mills, 1997) que des philosophes féministes comme Nancy Tuana (2004, 2006) ont contribué à développer pour théoriser l'ignorance sur des sujets qui concernent les femmes ou d'autres minorités sexuelles ou de genre, non pas seulement comme une absence de savoir ou une limitation de la connaissance, mais aussi comme le résultat de pratiques savantes entretenues par les inégalités entre les sexes. La production de l'ignorance est en effet tout aussi située socialement que la production du savoir, ces deux pratiques se construisant dans un contexte socio-politique spécifique. Dès lors, vouloir se débarrasser des outils féministes heuristiques développés dans les études de genre ne nous semble pas anodin. Rappelons-nous ici les mots de Tuana : « Les épistémologies de l'ignorance doivent se concentrer non seulement sur les cas où des corps de connaissances ont été complètement effacés, sur ceux où un domaine n'a jamais fait l'objet d'une production de connaissance, mais aussi sur ces cas intermédiaires où ce qui était autrefois communément admis a activement “disparu” parmi certains groupes. Nous devons également poser la question, désormais classique au sein des études féministes et post-coloniales, de savoir qui bénéficie et qui est désavantagé par une telle ignorance » (2004, p. 196 ; notre traduction). Avec elle, nous nous demandons alors : qui nous enjoint à ne plus nous intéresser à la domination masculine et, finalement, à qui profite l'oubli ?

## RÉFÉRENCES

- Avenel (Céline).– La question de l'égalité des parcours en faculté de médecine : les conditions d'entrée à l'université des nouvelles carabines, *Éducation et socialisation*, 31, 2012. [Disponible à l'adresse suivante : <https://journals.openedition.org/edso/801>]
- Bathala (Luisa), Reynolds (Katherine J.), Newbiggin (Carolyn A.).– All else being equal: Are men always higher in social dominance orientation than women?, *European Journal of Social Psychology*, 41, 6, 2011, p. 796–806.
- Beaubatie (Emmanuel).– L'aménagement du placard: rapports sociaux et invisibilité chez les hommes et les femmes trans' en France, *Genèses*, 114, 1, 2019, p. 32–52.
- Bereni (Laure), Chauvin (Sébastien), Jaunait (Alexandre), Revillard (Anne).– *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2012.
- Bourcier (Sam).– *Queer zones. La trilogie*, Paris, Édition Amsterdam, 2018.
- Bourdieu (Pierre). – *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- Butler (Judith).– *Gender trouble. Feminism and the subversion of identity*, Routledge, 1990, trad. fr. *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005.
- Chetcuti (Natacha).– Hétéronormativité et hétérosocialité, *Raison présente*, 183, 2012, p. 69–77.
- Connell (Raewyn W.).– *Masculinities*, University of California Press, 1995, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014.
- De Bosscher (Sabine).– *Sexisme et psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2020.
- Crenshaw (Kimberlé).– Mapping the margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color, *Stanford Review of Law*, 43, 6, 1991, p. 1241–1299.

- Delage (Pauline).– *Droits des femmes, tout peut disparaître*. Paris, Textuel, 2018.
- Delphy (Christine).– *L'Ennemi principal. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998.
- Dorlin (Elsa).– *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- Dorlin (Elsa).– *Sexe, genre et sexualité : introduction à la théorie féministe*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.
- Dubet (François).– L'école « embarrassée » par la mixité, *Revue française de pédagogie*, 171, 2, 2010, p. 77–86.
- Dupuis-Déri (Francis).– *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2019.
- Duru-Bellat (Marie).– *L'école des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux ?*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Dussuet (Annie).– Le « travail domestique » : une construction théorique féministe interrompue, *Recherches féministes*, 30, 2, 2017, p. 101–117.
- Fabre (Clarisse), Fassin (Éric).– *Liberté, égalité, sexualités*, Paris, Éditions 10/18, 2005.
- Federici (Silvia). – *Le capitalisme patriarcal*, Paris, La Fabrique, 2019.
- Fonte (David), Lelaurain (Solveig).– La figure du « jeune de banlieue » dans la construction sociale du harcèlement de rue : racialisation d'une violence sexiste. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 125–128, 1–4, 2020, p. 39–61.
- Gius (Chiara), Lalli (Pina).– “I loved her so much, but I killed her” Romantic love as a representational frame for intimate partner femicide in three Italian newspapers, *Journal for Communication Studies*, 7, 2, 2014, p. 53–75.
- Glenn (Evelyn, N.).– From servitude to service work: Historical continuities in the racial division of paid reproductive labor, *Signs*, 18, 1, 1992, p. 1–43.

- Glick (Peter), Fiske (Susan. T.). – The ambivalence toward men inventory Differentiating hostile and benevolent beliefs about men, *Psychology of Women Quarterly*, 23, 3, 1999, p. 519–536.
- Godelier (Maurice).– *La production des grands hommes*, Paris, Fayard, 1982.
- Goffman (Erving).– The arrangement between the sexes, *Theory and Society*, 4, 1977, p. 301–331.
- Gourarier (Mélanie).– Quand le trouble amoureux contrarie le masculin : la gestion des émotions amoureuses au sein de la Communauté de la séduction en France, *Sociologie et sociétés*, 46, 1, 2014, p. 37–57.
- Guillaumin (Colette).– *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-Femmes, 1992.
- Hanmer (Jalna).– Violence et contrôle social des femmes, *Questions Féministes*, 1, 1977, p. 68–88.
- Hartsock (Nancy C. M.).– The feminist standpoint: Developing the ground for a specifically feminist historical materialism, dans Harding (S.), Hintikka (M. B.), *Discovering reality: Feminist perspectives on epistemology*, London, Kluwer Academic Publishers, 1983, p. 283–311.
- Hyde (Janet S.).– Gender similarities and differences, *Annual Review of Psychology*, 65, 2014, p. 373–398.
- Jost (John T.), Kay (Aaron C).– Exposure to benevolent sexism and complementary gender stereotypes: Consequences for specific and diffuse forms of system justification, *Journal of Personality and Social Psychology*, 88, 3, 2005, p. 498–509.
- Kergoat (Danièle).– Une sociologie à la croisée de trois mouvements sociaux, *L'Homme & la Société*, 176–177, 2, 2010, p. 27–42.

- Lapeyre (Nathalie).– *Les professions face aux enjeux de la féminisation*, Toulouse, Octarès, 2006.
- Leaper (Campbell), Robnett (Rachael D.).– Women are more likely than men to Use Tentative Language, Aren't They? A Meta-Analysis Testing for Gender Differences and Moderators, *Psychology of Women Quarterly*, 35, 1, 2011, p. 129–142.
- Lelaurain (Solveig).– *Violence conjugale et représentations sociales : vécu et légitimation au prisme des rapports sociaux de sexe*, Thèse de doctorat de 3ème cycle, Aix-Marseille Université, 2018.
- Lelaurain (Solveig), Fonte (David), Giger (Jean-Christophe), Guignard (Séverin), Lo Monaco (Grégory).– Legitimizing intimate partner violence: The role of romantic love and the mediating effect of patriarchal ideologies, *Journal of Interpersonal Violence*, 2018.  
[Disponible à l'adresse suivante : <https://doi.org/10.1177/0886260518818427>]
- Lelaurain (Solveig), Fonte (David), Aim (Marie-Anastasie), Khatmi (Nicolas), Decarsin, (Thibaut), Lo Monaco (Grégory), Apostolidis (Thémistoklis).– “One doesn't slap a girl but...” Social representations and conditional logics in legitimization of intimate partner violence, *Sex Roles*, 78, 9, 2018a, p. 637–652.
- Lépinard (Éléonore), Lieber (Marylène).– *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020.
- Lieber (Marylène).– *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2008.
- Lucas (Barbara), Ballmer-Cao (Thanh-Huyen).– *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Mathieu (Nicole-Claude).– *L'anatomie politique. Catégories et idéologies du sexe*, Paris, Côté-Femmes, 1991.

- Mathieu (Nicole-Claude).– *L'anatomie politique 2. Usage, dérégulation et résilience des femmes*, Paris, La Dispute, 2014.
- Mills, (Charles).– *The Racial Contract*, Ithaca, Cornell University Press, 1997.
- Moscovici (Serge).– *Le scandale de la pensée sociale*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2013.
- Maublanc (Séverine).– Horaires de travail et investissement des pères, dans Pailhé (A.), *Entre famille et travail : des arrangements de couple aux pratiques des employeurs*, Paris, La Découverte, 2009, p. 121–140.
- Oliveira (Pierre), Dambrun (Michaël).– Maintaining the status quo and social inequalities: Is stereotype endorsement related to support for system justification?, *Current Research in Social Psychology*, 13, 9, 2007, p. 101–121.
- Pache (Stéphanie).– *Politisier la psychologie : histoire d'une théorie féministe de la pratique psychothérapeutique (États-Unis, 1960–2015)*, thèse de doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle, Université de Lausanne, 2015.
- Radicalesbians.– The woman-identified woman, dans Jay (K.) et Young (A.), *Out of the closets: Voices of gay liberation*, New York, Douglas, 1972, p. 172–177.
- Raibaud (Yves).– *La ville faite par et pour les hommes*. Paris, Belin, 2015.
- Sedgwick (Eve K.).– *Epistemology of the closet*, University of California Press, 1990, trad. fr. *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- Serano (Julia).– *Manifeste d'une femme trans*, Paris, Éditions Cambourakis, 2020.
- Sidanius (Jim), Pratto (Felicia).– *Social dominance: An intergroup theory of social hierarchy and oppression*, Cambridge, Cambridge University press, 1999.
- Simonetti (Ilaria).– Violence (et genre), dans Rennes (J.), *Encyclopédie critique du genre : Corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, 2016, p. 681–690.
- Tabet (Paola). *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

- Thiers-Vidal (Léo).– *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Thiers-Vidal (Léo).– De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive, *Nouvelles Questions Féministes*, 21, 3, 2002, p. 71–83.
- Tostain (Manuel).– Pour en finir avec la domination masculine ? Regard critique sur les études psychosociales des relations entre sexes, *Bulletin de Psychologie*, 69, 5, 2016a, p. 345–363.
- Tostain (Manuel).– Faut-il en finir avec les stéréotypes de sexe ? Revue de questions critique sur les études psychosociales des relations entre sexes, *Bulletin de Psychologie*, 69, 3, 2016b. p. 163–178.
- Tuana (Nancy).– Coming to understand: Orgasm and the epistemology of ignorance, *Hypatia*, 19, 1, 2004, p. 194–232.
- Tuana (Nancy).– The speculum of ignorance: The women's health movement and epistemologies of ignorance, *Hypatia*, 19, 1, 2006, p. 1–19.
- Ussher (Jane M.).– Feminist approaches to qualitative health research, dans Murray (M.), Chamberlain (K.), *Qualitative health psychology*, Londres, Sage, 1999, p. 98–114.
- West (Candace), Zimmerman (Don H.).– Doing gender, *Gender and Society*, 1, 2, 1987, p. 125–151.
- Wittig (Monique).– *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.